Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

21 | 2015

Varia

Paroles de *Paix* en temps de guerre : Florent Chrestien et la première traduction de la *Paix* d'Aristophane en France (1589)

Malika Bastin-Hammou

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/5299>

DOI : 10.4000/anabases.5299

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2015

Pagination : 139-156

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Malika Bastin-Hammou, « Paroles de *Paix* en temps de guerre : Florent Chrestien et la première traduction de la *Paix* d'Aristophane en France (1589) », *Anabases* [En ligne], 21 | 2015, mis en ligne le 01 avril 2018, consulté le 20 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/5299> ; DOI : 10.4000/anabases.5299

Paroles de *Paix* en temps de guerre¹: Florent Chrestien et la première traduction de la *Paix* d'Aristophane en France (1589)

Malika BASTIN-HAMMOU

En 1589 paraît à Paris, chez Frédéric Morel, une traduction en latin de la *Paix* d'Aristophane due à Florent Chrestien. La France est alors déchirée par les Guerres de religion, et le choix que fait Chrestien de traduire la *Paix* plutôt qu'une autre comédie est bien sûr à mettre en relation avec ce contexte singulier. Mais ce choix témoigne aussi d'une indépendance d'esprit et d'une curiosité caractéristiques de ce traducteur qui fut aussi polémiste et poète. C'est la première traduction séparée de la *Paix*, et il faudra attendre 1760 pour que paraisse une nouvelle traduction latine de cette comédie. Pendant presque deux siècles en effet, c'est la traduction de Florent Chrestien qui sera réimprimée dans les traductions complètes d'Aristophane qui se succéderont partout en Europe. Nous nous proposons ici d'examiner dans quelle mesure, par-delà le choix, original et engagé, de traduire la *Paix*, le travail de Florent Chrestien explique la longévité de cette traduction, et notamment en quoi elle témoigne d'une pratique de la traduction savante atypique, à l'image de la singularité de ce personnage qui, quoiqu'excellent latiniste et helléniste, et traducteur compulsif, a peu publié et nous est davantage connu pour son goût de la polémique que sa virtuosité de traducteur.

¹ Je reprends ici le titre du volume collectif qui contient mon article sur les mises en scène de la *Paix* d'Aristophane en France au xx^es., et qui est à l'origine du présent article : S. CAUCANAS, R. CAZALS et N. OFFENSTADT (sous la direction de), *Paroles de paix en temps de guerre. Actes du Colloque international de Carcassonne*, Toulouse, Privat, 2006.

Un traducteur atypique

Florent Chrestien est en effet surtout célèbre pour sa querelle avec Ronsard et ses poèmes souvent considérés comme médiocres ; ses travaux de traducteur, pourtant bien plus originaux, ont peu retenu l'attention des chercheurs².

Il naît en 1541 à Orléans. Son père, Guillaume Chrestien, est un humaniste qui fut le médecin de François I^{er} et de Henri II, auteur de traités de médecine et traducteur d'Hippocrate, Galien et Silvius (Jacques Dubois)³. Parti en Suisse parfaire son éducation, Florent Chrestien fréquente entre autres Henri Estienne ; ce séjour est également pour lui l'occasion de se rallier au calvinisme.

De retour à Paris en 1561, il fréquente le cercle de la Pléiade et la maison des Morel. Il s'oppose alors à Ronsard, sous le pseudonyme « La Baronie », lors de la « guerre des pamphlets » entre poètes catholiques et protestants⁴. Ronsard en effet se posait en défenseur du catholicisme ; Florent Chrestien s'en prit à lui, critiquant notamment ses prétentions poétiques, comme dans cette *Seconde Response de F. de la Baronie à Messire Pierre de Ronsard* :

« D'aurat t'a expliqué quelques livres d'Homère,
Quelques hymnes d'Orphée, ou bien de Callimach,
Et pource incontinent tu fais de l'Antimach,
Tu enfles ton gosier, pensant estre en la France
Seul à qui Apollon a vendu sa science⁵. »

² Voir cependant F. VIAN, « Florent Chrestien, lecteur et traducteur d'Apollonios de Rhodes », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance* XXXIV-3 (1972), p. 471-482 ; M. MUND-DÖPCHIE, *La survie d'Eschyle à la Renaissance. Éditions, traductions, commentaires et imitations*, Louvain, Peeters, 1984, ch.12, « Les Sept contre Thèbes de Florent Chrestien (1585) » ; C. FERRADOU, « *Jephté, tragédie tirée du latin de George Buchanan* : Florent Chrestien traducteur, poète et polémiste », *Études-Epistémè* 23 (2013), en ligne.

³ B. JACOBSEN, *Florent Chrestien. Ein Protestant und Humanist in Frankreich zur Zeit der Religionskriege*, München, Wilhelm Fink Verlag, 1973, p.164. Les éléments de la biographie de Chrestien fournis ici viennent du premier chapitre de cet ouvrage, dont je résume ici le propos.

⁴ Voir F. CHARBONNIER, *La Poésie française et les guerres de religion (1560-1574)*, Paris, 1920, Slatkine Reprints, 1970 ; D. MÉNAGER, *Ronsard, le Roi, le poète et les hommes*, Genève, Droz, 1979, III^e section, p.187-274 ; J. PINEAUX, *La Poésie des protestants de langue française (1559-1598)*, Paris, Klincksieck, 1971, p.178-227 et p.332 et *La Polémique protestante contre Ronsard*, Paris, STFM, Didier, 1973.

⁵ [Florent Chrestien], *Seconde Response de F. de la Baronie à Messire Pierre de Ronsard*, s.l. [Orléans?], s.n., 1563 [Il n'y a pas de trace de la Première Response]. Voir également [Florent Chrestien?], *Le Temple de Ronsard, où la légende de sa vie est brièvement descrite*, Genève, s.n., [juillet] 1563 et [Florent Chrestien], *Apologie ou deffence d'un*

Ronsard lui répondit violemment dans son *Epistre au Lecteur*:

«Gentil barboilleur de papier, qui m'as pris à partie, tu ne sçais rien de cest art que tu n'ayes aprins dedans les œuvres de mes compaignons ou dedans les miennes, comme vray singe de nos escrits⁶.»

Dix ans plus tard, les deux hommes étaient réconciliés; mais la querelle fit du tort à Florent Chrestien, que la postérité, qui retint le nom de Ronsard plus que celui de Chrestien, eut tendance à juger digne des insultes que lui avait adressées Ronsard⁷.

En 1566 il devient précepteur d'Henri de Navarre, futur Henri IV, à qui il restera fidèle. On le retrouve en 1574 établi à Vendôme, en tant qu'auditeur des comptes et secrétaire ordinaire des finances du Roy de Navarre; peut-être y exerce-t-il également les fonctions de Bibliothécaire du Roy⁸. De Vendôme, il se rend souvent à Paris où il fréquente Jean Dorat et Frédéric Morel, qui sont les auteurs des textes liminaires en grec de la traduction de la *Paix*, mais aussi Nicolas Goulu, les poètes de la Pléiade, Salomon Certon, Jacques Grévin, Rapin, Buchanan, Scaliger et bien d'autres⁹. C'est alors qu'il compose ses traductions latines d'œuvres grecques et de nombreux commentaires¹⁰.

En 1589, date de la parution de la *Paix*, après l'assassinat d'Henri III, un conflit oppose catholiques et protestants à Vendôme. La ville est prise par les Ligueurs, avec qui Florent Chrestien, quoique protestant, parvient à s'entendre. Quand la ville est reprise par les partisans d'Henri IV, il est fait prisonnier et le roi doit payer

homme chrestien pour imposer silence aus sotttes reprehensions de M. Pierre Ronsard, soy disant non seulement Poëte, mais aussi maistre des Poëtastrs, s.l.n.n., 1564 [décembre 1563]. Pour une analyse du rôle et des écrits de Chrestien dans la querelle, voir F. ROUGET, «Ronsard et ses adversaires protestants: une relation parodique», *Seizième siècle* 2 (2006), p. 79-94 et plus particulièrement p. 87-88 et 91-94.

⁶ Ronsard, *Epistre au lecteur par laquelle succinctement l'auteur respond à ses calomniateurs dans Responce...*, Paris, G. Buon, 1564.

⁷ Sur cette querelle, voir I. SILVER, *Ronsard and the Hellenic Renaissance in France*, St Louis, Washington University, 1961, p. 39 et 72; R. VERGÈS, «Ronsard et Florent Chrestien», in *Mélanges de Littérature, d'Histoire et de Philologie offerts à Paul Laumonier*, Paris, Droz, 1935, p. 257-267; P. PEDRIZET, *Ronsard et la Réforme*, Paris, Fischbacher, 1902, p. 30-40; J. PINEAUX, «Ronsard et les poètes antiques, vu par ses adversaires protestants», in *Actes du Congrès de Lyon (1958) de l'Association Guillaume Budé*, Paris, Les Belles Lettres, 1960, p. 410-411.

⁸ JACOBSEN, p. 32.

⁹ JACOBSEN, p. 79-140.

¹⁰ JACOBSEN, p. 166.

une rançon de mille écus pour qu'il soit libéré¹¹. Ses biens confisqués, il connaît alors la disgrâce et la pauvreté, et meurt le 23 octobre 1596.

Certains textes font état de sa conversion tardive au catholicisme, une version que conteste Monique Mund-Döpchie, « eu égard à la rigueur et à la droiture que lui ont toujours reconnues ses amis¹² » ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en 1594, son goût du pamphlet était encore intact puisqu'il composa la harangue du cardinal de Pelvé de la *Satire Ménipée*¹³.

Florent Chrestien apparaît donc comme un poète polémiste doublé d'un érudit « *doctus utraque lingua* », comme l'ont souligné ses contemporains¹⁴. Tout au long de sa vie, il manifesta son goût pour la polémique et son engagement pour les causes qui lui paraissaient justes : à cette veine appartiennent ses poèmes signés « La Baronie », ses pamphlets anticatholiques, sa traduction du poème satirique de Buchanan *Franciscanus*, qui s'en prend aux ordres religieux catholiques¹⁵ et sa participation comme coauteur à la rédaction de la *Satyre ménipée*. Son ami De Thou, à qui il dédicace sa traduction de la *Paix*, lui reprocha d'ailleurs en 1559 son penchant pour la satire, témoignant ainsi du fait qu'il s'y adonnait plus que de raison.

Mais c'est aussi un érudit soucieux de transmission. Il fut un temps professeur : même si l'expérience fut de courte durée et, semble-t-il, plutôt malheureuse, il fut Précepteur d'Henri de Navarre, à qui il fit traduire la *Guerre des Gaules*, et écrivit, sur cette expérience : « Vray est que mes paroles lui ont peu servy. » Mais c'est dans ses commentaires et ses traductions que ce goût de la transmission se manifeste le mieux. Délivé de ses fonctions de précepteur, il s'adonna en effet au commentaire savant, avec Catulle, Tibulle, Properce, Sénèque et certaines de ses traductions sont agrémentées de commentaires ; c'est le cas de celle de la *Paix*. Excellent helléniste et latiniste, c'est dans l'exercice de la traduction plutôt que dans celui de l'édition qu'il manifesta sa maîtrise de ces langues qui, conjuguée à ses talents de poète, de pédagogue, et de commentateur firent de lui un traducteur hors-pair, et hors-normes.

De fait, la variété, la qualité et l'originalité des traductions de Florent Chrestien surprennent.

¹¹ JACOBSEN, p. 37-40.

¹² MUND-DÖPCHIE, 1984, ch. 12, p. 310.

¹³ Il s'agit d'une œuvre collective satirique écrite en vers et en prose, sur les États généraux réunis en 1593 par le duc de Mayenne, le chef de la Ligue, qui souhaitait voir élu un roi catholique. Voir M. MARTIN (éd.), *Satyre Menippe de la Vertu du Catholicon d'Espagne et de la tenue des États de Paris*, Paris, Champion, 2007.

¹⁴ Scaliger écrivit de lui qu'il était « *excellentissimus poeta græcus, latinus, gallius* ».

¹⁵ *Le Cordelier ou le saint François de George Buchanan, prince des poètes de ce temps...*

On connaît surtout de lui ses traductions en français, et tout particulièrement celle de la tragédie latine de Buchanan *Jephtes sive Votum* (Jephté ou le Vœu), publiée en 1567 chez Louis Rabier. Cette traduction de Buchanan a été récemment étudiée en détail par Carine Ferradou¹⁶ qui a pu montrer que «Florent Chrestien, tout en restant fidèle à l'esprit de l'Écossais, [...] fait preuve de qualités poétiques innovantes, dans la maîtrise de la versification française [...] alors en plein développement sous l'influence de la Pléiade, comme dans l'adaptation des procédés rhétoriques traditionnels à la poésie (comme l'harmonie imitative et le chiasme), au profit de l'approfondissement du sens tragique de l'intrigue»; surtout, son analyse comparée des deux textes révèle comment «par de subtils ajouts Chrestien donne à son œuvre une forte connotation chrétienne, voire protestante, à l'inverse de Buchanan qui jouait sur l'ambiguïté et l'universalité d'une histoire dont la portée symbolique a été soulignée dès la première littérature chrétienne». Ainsi, Chrestien choisit et traduit ses textes en fonction d'un message qu'il entend délivrer et met son érudition au service de ses engagements.

Traducteur du latin en français, il s'amusa par ailleurs à traduire Catulle en grec, Rémi Belleau en latin, et les quatrains de Pibrac en latin et en grec. Traducteur en vernaculaire, du vernaculaire, en latin, du latin, en grec, du grec – autant de facettes, mais aussi autant de compétences que Chrestien met à profit dans sa pratique de la traduction du grec au latin, son domaine de prédilection.

Dès 1575 il traduit le traité d'Oppien sur la chasse, mais sa préférence va aux textes en vers, qu'il traduit en vers latins : les *Sept contre Thèbes* d'Eschyle (1585), *Philoctète* de Sophocle (1586), la *Paix* d'Aristophane (1589), l'*Andromaque* d'Euripide (1594) mais aussi, publiés de manière posthume, le *Cyclope* d'Euripide (1599) et à nouveau deux comédies d'Aristophane, les *Guêpes* et *Lysistrata*, qui parurent, avec la *Paix*, dans l'édition complète des comédies d'Aristophane publiée à Genève en 1607 par Émile Porte. À quoi il faut ajouter la traduction, aujourd'hui perdue, du *Prométhée enchaîné*. À côté de ces traductions d'œuvres dramatiques on trouve celles d'épigrammes de l'Anthologie, de *Héro et Léandre* de Musée et d'un court poème astronomique publié en 1586, que Chrestien attribue à Georges Pisidès, intitulé *Sphærus vetus graeca* (1587).

On le voit, les traductions du grec au latin dominant; et parmi elles, les traductions d'auteurs dramatiques. En revanche, Chrestien semble avoir eu à cœur de traduire aussi bien des tragédies que des comédies et même un drame satyrique, tous auteurs confondus, avec, peut-être, une petite préférence pour Euripide, dont il traduit quatre pièces, et Aristophane, avec trois traductions, contre deux de Sophocle et deux d'Eschyle. Mais il faut rester prudent, car Chrestien a beaucoup plus traduit que publié et il laisse à sa mort de nombreux inédits, comme en

¹⁶ FERRADOU, en ligne.

témoigne une lettre à Scaliger de son fils Claude, qui s'employa à en faire paraître certains¹⁷.

Ce qui frappe surtout, c'est qu'il ne choisit pas de traduire les textes les plus en vogue et leur préfère ceux auxquels personne ou presque ne s'est encore intéressé, comme en témoignent ses traductions du *Cyclope* d'Euripide, qui connut une édition posthume, des *Trachiniennes* de Sophocle, que son fils mentionne dans sa lettre à Scaliger et qui est aujourd'hui perdue, des *Bacchantes* d'Euripide, également mentionnée par son fils, des *Guêpes* d'Aristophane et plus encore de la sulfureuse *Lysistrata*. C'est à cet éclectisme de curieux qu'il faut rattacher, me semble-t-il, le choix de traduire la *Paix*, en même temps qu'aux motivations politiques déjà mentionnées. Or cette audace dans le choix des textes s'avère payante.

En effet, non seulement Chrestien choisit un texte qui a peu retenu l'attention avant lui, mais la traduction qu'il en propose s'impose pour presque deux siècles à l'ensemble de l'Europe. Elle sera rééditée après sa mort, en 1607, accompagnée de ses traductions de *Lysistrata* et des *Guêpes*, grâce à son fils Claude Chrestien, par Émile Porte, dans l'édition complète des comédies d'Aristophane, aux côtés de traductions d'Andrea Divo et de Nicodemus Frischlin¹⁸, puis en 1625 dans l'édition de Scaliger à Leiden¹⁹, en 1670 dans l'édition de Jean Ravesteyn parue à Amsterdam²⁰, dans celle de Küster parue en 1710 à Amsterdam également²¹, et il faut attendre 1760 pour que paraisse une nouvelle traduction latine de la *Paix*,

¹⁷ La plupart semblent perdus. La lettre à Scaliger mentionne la traduction latine d'Apollonios de Rhodes, qu'a étudiée Francis Vian. Voir la lettre du 16 août 1605 de Claude Chrestien à Scaliger, in P. BOTLEY & D. VAN MIERT (éds.), *The Correspondence of Joseph Justus Scaliger*, Genève, Droz, 2012, tome VI, p. 118-121.

¹⁸ *Aristophanis Comoediae Undecim, cum scholis antiquis, quae tudio & opera Nobilis viri Odoardi Biseti Carlaei sunt quamplurimis locis accurate emendata, & perpetuus novis Scholiis illustrata. Adque etiam accesserunt ejusdem in duas posteriores novi Commentarii: opera tamen & studio Doctissimi viri D. Aemylïi Francisci Porti Cretensis filii ex Biseti autographo excripti & in ordinem digesti. Quae ad hanc editionem accesserunt praeterea pagina 36. demonstrat, Sumptibus Caldorianae Societatis, M.D.C.VII.*

¹⁹ *Aristophanis comoediae undecim, Graece & Latine, Cum Indice Paroemiarum selectionum, & Emendationibus virorum doctorum, praecipue Josephi SCALIGERI. Accesserunt praeterea fragmenta Ejusdem ineditarum Comoediarum Aristophanis. LUGDUNI BATAVORUM. Apud Joannem Maire. 1624.*

²⁰ *Aristophanis Comoediae undecim. Graece et Latine. Editio Novissima. Amstelodami, Apud Joh. Ravesteynium. 1670.*

²¹ *ARISTOPHANIS COMOEDIAE UNDECIM. GRAECE ET LATINE. EX CODD. MSS. EMENDATAE: CUM SCHOLIIS ANTIQUIS, INTER QUAE SCHOLIA IN LYSISTRATAM EX COD. VOSSIANO NUNC PRIMUM IN LUCEM PRODEUNT: ACCEDUNT NOTAE VIRO- RUM DOCTORUM IN OMNES COMOEDIAS: INTER QUAS NUNC PRIMUM EDUNTUR ISAACI CASAUBONI IN EQUITES; ILLUSTRISS. EZECH. SPANHEIMII IN TRES PRIORES; ET RICHARDI BENTLEJI IN DUAS PRIORES COMOEDIAS OBSERVATIONES. OMNIA COLLEGIT ET RECENSUIT, NOTASQUE IN NOVE- M COMOEDIAS,*

dans l'édition de Stephanus Berglerus (Stephan Bergler)²². Pendant presque deux siècles donc, de 1589 à 1760, c'est la traduction latine de Florent Chrestien qui, pour la *Paix*, fait référence en Europe.

La Paix et les traductions d'Aristophane avant Chrestien : ad verbum, bilinguisme et imitation des comiques latins

La comparaison avec les traductions d'Aristophane qui l'ont précédée est révélatrice de l'audace dont fait preuve Chrestien. Avant 1589, Aristophane est loin d'être un inconnu. Édité dès la fin du xv^e siècle – la *princeps*, due à Marcus Musurus, paraît chez Alde Manuce en 1498 – le poète comique est rapidement traduit en latin.

C'est le *Ploutos* qui retient d'abord l'intérêt des Humanistes. Avant même la *princeps*, en 1440, Leonardo Bruni traduit le début de la pièce²³; puis en 1501, juste après la parution de l'aldine, paraît à Parme la première traduction complète du *Ploutos* en vers latins, due à Franciscus Passius²⁴. Elle est suivie d'une autre,

ET QUATUOR INDICES IN FINE ADJECIT LUDOLPHUS KUSTERUS J.U.D. EXCUSUM AMSTELODAMI SUMPTIBUS THOMAS FRITSCH, BIBLIOP. LIPSIENSIS, A. MDCCX.

²² ARISTOPHANIS COMOEDIAE UNDECIM, GRAECE ET LATINE, ad fidem optimorum codicum MSS. emendatae cum nova octo comoediarum interpretatione Latina, & notis ad singulas ineditis STEPHANI BERGLERI nec non CAROLI ANDRAE DUKERI ad quatuor priores. Accedunt DEPERDITARUM COMOEDIARUM FRAGMENTA, A THEOD. CANTERO ET GUL. CODDAEO COLLECTA, earum Indices a JOH. MEURSIO & JOH. ALB. FABRICIO GIGESTI. Curante PETRO BURMANNO SECUNDO, qui praefationem praefixit. LUGDUNI BATAVORUM, Apud SAMUELEM ET JOANNEM LUCHTMANS, Academiae Typographos. MDCCCLX.

²³ Voir D.P. Lockwood, «Leonardo Bruni's Translation of Act I of the *Plutus* of Aristophanes», in G.D. Hadzsits (ed.), *Classical Studies in Honor of John Carew Rolfe*, Philadelphia, [1931], 1967, p.163-172; M. et E. CECCHINI, Leonardo Bruni, *Versione del Pluto di Aristofane*, (introduzione e testo critico di), Istituto Nazionale di Studi sul Rinascimento, Teatro latino del Rinascimento, Firenze, Sansoni, 1965; L. BERNARD-PRADELLE, «La version latine du *Ploutos* d'Aristophane par Leonardo Bruni: une traduction expérimentale?», à paraître.

²⁴ Il s'agit à proprement parler plus d'une réécriture que d'une traduction; ainsi, elle est beaucoup plus longue que l'original grec, là où Venatorius et ses successeurs s'efforceront de faire correspondre un vers à un vers.

publiée en 1531 à Nüremberg, due à Thomas Venatorius²⁵; puis d'une autre encore, en 1533 à Anvers, due à Adrianus Chilius, également en vers²⁶.

En 1538 paraît la traduction complète d'Andreas Divus, et c'est alors seulement que la *Paix* est traduite pour la première fois en latin.

D'autres traductions d'Aristophane en latin suivront, avant que Chrestien ne publie la sienne : Charles Girard traduit le *Ploutos* en 1549²⁷; Coriolanus Martiranius fait paraître en 1556 à Naples une traduction latine du même *Ploutos*, accompagnée de celle des *Nuées*²⁸; Lambertus Hortensius, de 1556 à 1561, fait paraître à Utrecht une traduction du *Ploutos*, des *Nuées*, des *Cavaliers* puis des *Grenouilles*²⁹; en 1575, Nicasius Ellebodium traduit en latin les *Thesmophories* et *Lysistrata*³⁰. Enfin, Nicodemus Frischlin³¹, en 1586, fait paraître à Francfort une traduction latine dans le style de la comédie latine du *Ploutos*, des *Cavaliers*, des *Nuées*, des *Grenouilles* et des *Acharniens*³².

²⁵ *Aristophanis facetissimi comici Plutus, Norimbergae apud Jo. Petreium anno M.D.XXXI. Cum privilegio.* Sur Venatorius, voir T. KOLDE, «Thomas Venatorius, sein Leben und seine literarische Tätigkeit», *Beiträge zur bayerischen Kirchengeschichte* 13 (1965), p. 97-121 et 157-195.

²⁶ Dirk Van Kerchove a édité cette traduction dans D. VAN KERCHOVE, «The Latin Translation of Aristophanes' *Plutus* by Hadrianus Chilius, 1533», *Humanistica Lovaniensia* 23 (1974), p. 42-127.

²⁷ *Aristophanis... PLUTUS, jam nunc per Carolum Girardum Bituricum & Latinus factus, & Commentariis insuper sanè quàm utiliſſ. recens illustratus. EDITIO PRIMA. Cum Privilegio Regis. PARISIS, Apud Mathurinum Dupuys, via Jacobea, sub insigni hominis sylvestris, & scuto Frobenij. M. D. XLIX*

²⁸ *Coriolani Martirani Cosentini Episcopi Sancti Marci Tragoediae VIII, Medea, Electra, Hippolytus, Bacchae, Phoenissae Cyclops, Prometheus, Christus, Comoediae II Plutus, Nubes, Odysseae lib. XII, Batrachomyomachia, Argonautica. Neap. Ianus Marius Simonetta Cremonensis Neapoli excudebat, 1556.*

²⁹ *Aristophanis clarissimi comici Plutus, interprete Lamberto Hortensio Montfortio. Ultrajecti. Harmannus Borculous excudebat. Anno, 1556. Cum gratia & privilegio.*

³⁰ Voir F. SCHREIBER, «Unpublished Renaissance Emendations of Aristophanes», *Transactions of the American Philological Association* 105 (1975), p. 313-332.

³¹ *Nicodemi Frischlini Aristophanes Veteris Comoediae Princeps: Poeta longe facetissimus & eloquentissimus: repurgatus a mendis, et imitatione Plauti atque Terentii interpretatus, ita ut ere Carmen Carmini, numerus numero, pes pedi, modus modo, Latinissimus Graecismo respondeat, Opus Divo Rudolpho Caesar sacrum. Francoforti ad Moenum.*

³² Parallèlement à ces traductions latines, des traductions en vernaculaires commencent à se faire jour : en 1545 les frères Rositini traduisent en italien les onze comédies d'Aristophane, en se basant sur la traduction latine de Divo. Vers 1549, Ronsard aurait traduit le début du *Ploutos* en vers français ; et Jean-Antoine de Baïf, vers 1560, la pièce entière, en prose. Le texte supposé de Ronsard fut édité de manière posthume, et celui

Aristophane est donc bien traduit au xvr^e s., majoritairement en latin, et, si les premières décennies se sont concentrées sur le *Ploutos*, la pièce la mieux transmise et la plus simple d'Aristophane, parce que la moins dépendante du contexte politique et poétique qui l'a vue naître, dans la seconde partie du siècle, d'autres pièces retiennent l'attention, à commencer par les *Nuées*, conformément à la transmission antique et médiévale, qui a favorisé ces deux comédies.

Mais la *Paix* ne fait pas partie des comédies qui ont eu l'honneur d'une traduction séparée – pas plus que la comédie des *Guêpes*, que Chrestien a également traduite. Seul Andrea Divo a traduit ces comédies, dans sa traduction complète parue en 1538; or il s'agissait d'une traduction *ad verbum*, très inélégante – voire incompréhensible³³. Si on la compare aux autres traductions d'Aristophane parues en France, la traduction de Florent Chrestien se distingue également par son audace.

À la différence de Cabedius, l'auteur de la première traduction latine du *Ploutos* en France (1547), Chrestien propose un texte bilingue agrémenté de commentaires. L'on passe ainsi facilement du grec au latin, qui se font face, et les commentaires, réunis à la fin de l'ouvrage, éclairent considérablement la lecture. Celle de Charles Girard, en 1549, proposait bien un texte bilingue et commenté, mais textes, traduction et commentaire y étaient entremêlés, la traduction latine prenant la suite du texte grec sur une même page, qui contenait également les commentaires, rendant ainsi la lecture beaucoup moins aisée³⁴. Girard, qui était professeur de grec à l'université de Bourges, avait sans doute plus à cœur de fournir à ses étudiants un outil facilitant l'apprentissage du grec, et donc la circulation entre texte-traduction et commentaire, que de proposer une traduction élégante et lisible d'une traite.

Chrestien, lui se soucie de proposer une traduction lisible, et fidèle non seulement à la lettre mais au style du poète comique: sa traduction est en vers et se revendique explicitement des comédies latines, elles-mêmes considérées comme des traductions des comédies grecques.

Ce choix de traduire Aristophane en vers distingue le travail de Chrestien de celui de Girard, mais il n'est pas nouveau pour autant: il s'inscrit dans une tradition de traduction en vers du *Ploutos*, initiée par Franciscus Passius en 1501, continuée

de Baïf, s'il a vraiment existé, est perdu. Pedro Simon Abril aurait traduit le *Ploutos* en espagnol.

³³ Voir, dans ce volume, la contribution de Simone Beta sur la traduction des *Cavaliers* par Andrea Divo ainsi que S. BETA, «La prima traduzione latina della *Lisistrata*. Luci e ombre della versione di Andrea Divo», *Quaderni Urbinati di Cultura Classica* 100 (2012), p. 95-114.

³⁴ La première comédie à avoir fait l'objet de commentaires en France à la Renaissance n'est singulièrement pas le *Ploutos* mais les *Thesmophories*: en 1545, Gilles Bourdin fait paraître ses commentaires à cette comédie, sans en publier le texte ni le traduire.

régulièrement jusqu'à Chrestien, et qui disparaîtra au milieu du XVIII^e siècle : dans son édition de 1760 publiée à Leyde, Stephanus Berglerus remplace les traductions en vers de Frischlin et Chrestien qui figuraient encore dans l'édition de 1710 de Küster par de nouvelles traductions en prose. Le temps où les traducteurs revendiquaient l'habileté métrique de leur traduction est alors révolu, et fait place à un souci de précision philologique.

On assiste à une évolution similaire en ce qui concerne les traductions latines de tragédies grecques, et que l'on peut faire remonter cette fois à Érasme, qui fut le premier, en 1506, à traduire en latin des tragédies grecques, avec *Hécube* et *Iphigénie à Aulis*. Comme l'a bien montré Thomas Baier dans l'étude qu'il a consacrée aux traductions latines d'Aristophane par Frischlin, Érasme, dans sa traduction d'*Hécube*, s'efforce de *ne pas* traduire dans le style des poètes latins, qu'il juge ampoulé³⁵. Les licences autorisées par Cicéron dans la pratique de la traduction lui semblent excessives ; il témoigne en cela, comme l'a bien vu Thomas Baier, d'une attitude nouvelle dans la conception de la traduction : « Hatten die Alten das interpretari vor allem als schöpferische Anverwandlung oder als *non verba sed vim exprimere* ausgefasst, so macht sich hier das Bedürfnis nach *vim et verba exprimere* bemerkbar. Der Respekt vor den Schriften der Griechen ist zu gross, als dass man glaubt, sie allzu frei adaptieren zu dürfen³⁶. » Mais avec *Iphigénie à Aulis*, il semble changer d'avis, et prend plus de libertés avec la métrique, en s'autorisant de l'exemple de Sénèque. On note donc dès le début de cette tradition de traduction du théâtre grec en vers latin à la fois le souci d'être exact et la nécessité d'une souplesse face à ce principe, notamment en ce qui concerne la métrique et les parties chorales.

Mais plus que la fidélité métrique, c'est l'imitation du style des comiques latins que revendique Chrestien, qui fait figurer sur sa première page « *Cum latina Graeci Dramatiis Interpretatione Latinorum Comicomum stylym imitata* », une revendication déjà présente dans les titres de ses traductions latines de tragédies grecques³⁷, et également affichée par Nicodemus Frischlin, dont il

³⁵ « Er grenzt sich deutlich gegen den Stil der römischen Tragiker ab, der Euripides nicht angemessen sei [...] Offensichtlich betrachtete er, wie zu seiner Zeit üblich, die römischen Tragiker nicht als selbstständige Dichter, sondern als Übersetzer, und er will sie übertreffen, indem er grössere Werk – und Stiltreue beweist », T. BAIER, « Nicodemus Frischlin als Aristophanes-Übersetzer », in E. STÄRK & G. VOGT-SPIRA (éds.), *Dramatische Wäldchen. Festschrift für Eckard Lefèvre*, Hildesheim, Olms, 2000, p. 138.

³⁶ *Ibid.*

³⁷ C'est le cas, au moins, pour ses traductions des *Sept contre Thèbes* (*Septem Thebana Tragœdia Aeschula Stylo ad veteres tragicos Latinos accedente quam proxime fieri potuit a Q. Septimio Florente Christiano*, à Paris, chez Frédéric Morel, 1585) et du *Philoctète* (*Sophoclis Philoctetes in Lemno, stylo ad veteres tragicos Latinos accedente quam proxime*

connaissait probablement l'édition et la traduction de cinq comédies parues trois ans plus tôt.

Ainsi, dans son adresse à Jacques-Auguste de Thou, Chrestien écrit :

*In hac scena recognosces Pacem Aristophanicam quam ego iam pridem [...] attentius perlectam, ex Palliata feci Togatam, tempore paludato & galeato, dum veram in motibus Gallicanis Pacem desideramus. Scilicet os interpolavimus antiquo Poetae senique caluo, neque hac injuria contenti, oggessimus tumentes plagas, eae sunt correctiones aliquot & Glossematum commentarii*³⁸.

« Sur cette scène, tu reconnaîtras la *Paix* d'Aristophane, que j'ai pour ma part lue en entier assez attentivement depuis longtemps [...] et dont j'ai fait une *Togata*, de *Palliata* qu'elle était, dans une époque arborant tenue militaire et casque, tandis qu'au milieu des troubles qui agitent la France, nous aspirons à une Paix véritable. Naturellement, nous avons transformé le visage de l'antique Poète et du vieillard chauve, et, non content de cette offense, nous avons infligé en quantité blessures et abcès, c'est-à-dire un bon nombre de corrections et commentaires de termes rares. »

Mais qu'entend-on exactement par traduction « dans le style des poètes latins » ? Il me semble que cela évolue au cours du siècle et si, avec Erasme, la question est d'emblée posée, elle ne se pose pas de la même manière à l'époque de Frischlin et Chrestien – que ce soit du point de vue de la métrique, du choix du lexique ou encore de la structure des pièces.

Le souci de respecter la métrique grecque se traduit par le choix de rendre les trimètres iambiques par des sénaires iambiques, et les parties chorales par des vers qui s'en approchent. En revanche, on ne voit pas bien en quoi la *Paix* est une *Palliata* (comédie latine à sujet grec, inspirée de Ménandre, et pratiquée par Plaute et Térence) et la traduction de Chrestien, une *Togatata* (comédie latine à sujet latin) : elle est certes en latin, mais elle se passe bien en Grèce, à la manière d'une *Palliata* – si ce n'est que la *Palliata* s'inspire de la comédie nouvelle, tandis que la *Paix* est une comédie ancienne : plus que générique, la revendication est ici linguistique et stylistique, et semble surtout signaler qu'il ne s'agit pas d'une traduction *ad verbum*, et encore moins *ad versum*. Or là aussi, Chrestien initie une tradition, puisque cette revendication de l'imitation du style des comiques latins pour aborder Aristophane continue d'être affichée bien au-delà du xvi^e siècle. Madame Dacier, dans ses traductions françaises du *Ploutos* et des *Nuées*, y recourt. Elle s'en justifie dans ses Remarques – il s'agit de rendre

fieri potuit a Q. Septimio Florente Christiano. Accesserunt ejusdem glossemata ad eandem Philoctetam, à Paris, chez Frédéric Morel, 1586).

³⁸ Lettre préface à Jacques-Auguste de Thou, p. 6.

le poète grec compatible avec le goût du siècle – et s'en autorise pour diviser les comédies en actes et scènes et déplacer la parabase des *Nuées*, qui se situe au beau milieu de la pièce grecque, pour la faire figurer en tête de sa traduction, en guise de prologue³⁹.

Prologue, parabase et poésie polémique

Chrestien lui aussi se pose la question du Prologue latin et de sa proximité avec la parabase, mais il y répond en d'autres termes, qui me semblent emblématiques de sa manière d'utiliser le modèle de la comédie latine pour appréhender la comédie grecque. Il ne déplace pas la parabase de la *Paix* ; en revanche, il sacrifie lui aussi à la tradition du prologue latin, ce texte métathéâtral dans lequel le personnage du Prologus, qui représente plus ou moins le poète, invite avec esprit ses spectateurs à l'applaudir et se défend face à d'imaginaires détracteurs. Mais, plutôt que de déplacer la parabase comme le fera plus tard Madame Dacier, Chrestien compose un prologue en latin, dans lequel il s'adresse à ses spectateurs-lecteurs :

*Salvere multum jubeo lectores meos
quos autumo esse nunc vicem spectantium*⁴⁰.

« Je salue abondamment mes lecteurs
Dont j'affirme qu'ils jouent à présent le rôle de spectateurs. »

Tout le prologue consiste en un jeu reposant sur cette situation d'énonciation particulière du début de comédie latine, où le personnage du Prologue s'adresse à des spectateurs, quand Chrestien, dont le texte n'a pas pour horizon la scène, s'adresse à ses lecteurs, et revendique de ne pas recourir à des comédiens. Mais il s'apparente également à une parabase.

Comme dans une parabase en effet, il justifie son sujet, pour le moins polémique et de circonstance. Quand la préface rappelait la période troublée que traversait alors la France (*tempore paludato & galeato, dum veram in motibus Gallicanis Pacem desideramus*), le prologue revendique le choix d'un message pacifiste,

³⁹ « Ce discours estait à la fin du premier Acte, & faisoit la premiere partie de l'Intermede. Aristophane avait ses raisons pour le placer là plutôt qu'ailleurs ; mais comme ses raisons ne sont plus pour nous d'aucune consequence, j'ai cru qu'il m'étoit permis de le mettre à la tête de la Comedie, & d'en faire un Prologue, cela est plus à nos manieres, car aujourd'huy on ne veut rien qui interrompe le cours de l'action Theatrale » [Anne Dacier], *Le Plutus et les Nuées*, comédies grecques, traduites en français avec des Remarques & un Examen de chaque Piece selon les regles du Theatre, par Mlle Lefevre, Paris, Thierry et Barbin, 1684, p. 271.

⁴⁰ Prologus, p. 2, v.1-2.

tout en répondant par anticipation aux critiques qui ne manqueront pas d'advenir. Mieux, il les met en scène, à la manière du Prologus latin, mais aussi d'Aristophane lui-même qui, dans le prologue de la *Paix*, imagine un dialogue entre ses spectateurs critiquant sa pièce. Chez Chrestien, ce sont les partisans de la guerre qui prennent la parole :

*Ecce, Christianum non decet
Optare Pacem, clamitant : mortem oppetat
Pacis petitor : scilicet Christus tulit
Sirempse legem, non enim Pacem dare
Venit, sed arma.*

« Il ne convient pas qu'un Chrétien/que Chrestien
Choisisse la Paix, clament-ils : il va au-devant de la mort
Celui qui réclame la Paix : sans doute Christ a apporté
une loi semblable : il n'est pas venu
Donner la Paix, mais les armes. »

À la manière enfin d'Aristophane qui, dans ses parabases, loue son œuvre et ses qualités de poète, Chrestien se pose en traducteur et expose son travail :

*Irena Aristophani vetus Comoedia est,
FLORENS recentat atque vortit barbare :
Hoc est Latine quantum & ut potuit, neque
Vanos latratus assis istorum facit,
Qui docta in hisce vellicant con amina*

« La *Paix* d'Aristophane est une Comédie ancienne,
Florent la reprend et la traduit en langue barbare :
C'est-à-dire en latin, autant que possible, et
Il ne fait pas grand cas des vains aboiements
Qui dénigrent les efforts savants. »

Ainsi, Chrestien ne va pas jusqu'à bouleverser la structure de la comédie ancienne, comme le fera Anne Dacier, mais, en poète qu'il est, il compose « à la manière de » un prologue latin particulièrement aristophanesque, et se montre dans sa pratique de la traduction « dans le style des comiques latins » bien plus audacieux que ses contemporains, qui se limitent à une imitation métrique. Et c'est toujours dans l'esprit d'Aristophane qu'il choisit non seulement un sujet mais un ton polémiques, là où les audaces de Frischlin ou Dacier ne sont que poétiques.

« Paroles de *Paix* en temps de guerre » : une traduction d'actualité

Chrestien initie là une longue tradition de traductions puis de mises en scène engagées de cette comédie, en lien avec un contexte guerrier. Alors que la question de la guerre est omniprésente dans l'œuvre d'Aristophane qui a composé la majorité de ses comédies pendant la guerre du Péloponnèse, la *Paix* est celle que l'on traduit ou monte quand il s'agit de délivrer un message pacifiste, de faire entendre des paroles de paix en temps de guerre. Les *Acharniens*, *Lysistrata* délivrent un message tout aussi pacifiste, mais, sans doute parce que la seconde est jugée obscène, et que le titre de la première est moins parlant, on leur préfère systématiquement, quand il s'agit de faire entendre un message pacifiste, la *Paix*⁴¹.

Cette audace, les textes liminaires ne manquent pas de la souligner. Dorat le premier relève l'opportunité de cette traduction :

ᾧ χάριεν ποίημα καὶ οὐκ ἀπροσδιόνυσον
ἐν παρεόντι χρόνῳ τῷ πολέμουθορύβῳ⁴².

« Gracieux poème, et non hors de propos
en ces temps de tumulte et de guerre. »

⁴¹ Ainsi, de toutes les comédies d'Aristophane qui nous sont parvenues, la *Paix* est celle qui a le plus retenu l'intérêt des metteurs en scène français au xx^e s. On compte une quinzaine de mises en scène professionnelles de cette pièce, pourtant volontiers jugée médiocre et qui, aux Dionysies de 421, n'avait pas remporté la victoire. Charles Dullin la monte en 1932, et remporte un franc succès et devient, pour ainsi dire, la référence en matière de mise en scène d'Aristophane. En 1961, on compte trois mises en scène majeures faisant référence à la guerre d'Algérie : celle de Jean Vilar au TNP, d'Hubert Gignoux à Strasbourg, et de l'adaptation de Vitez à Marseille. En 1969, c'est la guerre du Vietnam qui ramène la *Paix* sur les planches, avec notamment une mise en scène de Marcel Maréchal à Lyon, puis une autre en 1991, pendant la guerre du Golfe, à Marseille. J'ai pu montrer ailleurs que ce choix pouvait s'expliquer par le souci, pour les metteurs en scène, de se mettre à l'abri de la censure grâce au détour par les Anciens, mais aussi de recourir à une pièce qui avait été conçue pour faire pression, puisqu'elle fut représentée pendant les négociations entre Athènes et Sparte. Voir M. BASTIN-HAMMOU, « Comment faire la *Paix*? Autour du prétendu pacifisme d'Aristophane » in CAUCANAS, CAZALS et OFFENSTADT, 2006, p. 241-253.

⁴² Éloge de Dorat, p. I, I.11-12.

Puis Frédéric Morel à son tour, à la fin de son texte :

Δοῦρ' ἴθι νύμφα φίλη πολέων σώτειρα βροτῶν τε
 Οὐκ ὄναρ, ἀλλ' ὕπαρ, οὐκ ἐν δράματι αὐτὰρ ἐπ' ἔργῳ
 Κελτῶν μειλίσσουσα νόον θεὰ θυμολέοντων.⁴³

«Viens ici, chère nymphe qui sauve aussi bien les villes que les mortels
 Non en rêve, mais vision réelle, non au théâtre, mais pour de bon
 Ô déesse qui calme les esprits des Celtes au cœur de lion.»

Et Chrestien, on l'a vu, s'en glorifie aussi bien dans sa dédicace à Jacques-Auguste de Thou que dans son Prologue.

Traduire Aristophane : quelques problèmes récurrents, et les solutions de Florent Chrestien

Chrestien, en choisissant cette comédie et en la mettant en relation avec les événements contemporains, se pose en traducteur engagé et fait preuve d'originalité. Sa pratique de la traduction est-elle, pour autant, si différente de celle de ses prédécesseurs ?

Si on compare sa traduction de la *Paix* à celle d'Andreas Divus, c'est incontestable : il propose un ouvrage bilingue, avec une traduction en vers, témoignant surtout d'une maîtrise du grec qui faisait défaut à son prédécesseur. Mais si on la compare aux autres traductions latines en prenant pour critère les choix de traduction qui se posent à tout traducteur d'Aristophane, Chrestien ne diffère pas autant qu'on pourrait l'imaginer de ses prédécesseurs. Je me limiterai ici à deux écueils majeurs : la scatologie et les jeux de mots, dont le traitement me semble particulièrement révélateur du rapport à la langue.

L'obscénité et la scatologie ne l'effarouchent pas plus que ses prédécesseurs – alors même qu'en choisissant la *Paix*, dont le prologue est l'un des textes les plus scatologiques de l'histoire de la littérature, il ne se simplifiait pas la tâche. La pâtée du bousier est bien «*ex aselli stercore*», faite de crottin d'âne (ἐξ ονίδων, v.4), et on pourrait même dire dans ce cas que Chrestien explicite ce que le grec gardait implicite, n'hésitant pas à traduire littéralement les v. 149-153 :

Ἐμοὶ μελήσει ταῦτα γ'. Ἀλλὰ χαίρετε.
 Ὑμεῖς δέ γ', ὑπὲρ ὧν τοὺς πόνοὺς ἐγὼ ποιῶ,
 μὴ βδεῖτε μηδὲ χέζεθ' ἡμερῶν τριῶν·
 ὥς εἰ μετέωρος οὔτος ὦν ὀσφρήσεται,
 κατωκάρᾳ ῥίψας με βουκολήσεται.

⁴³ Éloge de Frédéric Morel, p. 8, l. 10.

«J'y prendrai garde ; allez, au revoir.
Quant à vous, pour qui je me donne cette peine,
Interdiction de péter et de chier pendant trois jours.
Car si celui-ci, de là-haut, renifle,
Il me fera tomber la tête en bas pour aller paître.»

est rendu par :

*Satis hoc cavebo : caeterum valete vos
Quorum labores gratia istos exsequor,
Triduumque totum ne cacate aut pedite.
Ne si iste in altum subvolans olfecerit
Fallens me adaxit, praecipemque perduit.*

Mais ce respect du grec pose problème quand il rencontre des jeux de mots. Il pêche alors par excès de fidélité au texte grec. Au v. 171, Aristophane joue sur la paronymie entre le verbe χέζειν, «chier», et la cité de Chios, dans l'île du même nom :

[...] Ὡς ἢν τι πεσὼν
ἐνθένδε πάθω, τοῦμοῦ θανάτου
πέντε τάλανθ' ἢ πόλιν ἢ Χίον
διὰ τὸν σὸν προκτὸν ὀήσει

«... car si en tombant d'ici il m'arrive quelque malheur, ma mort coûtera cinq talents à la cité des Chiotes, à cause de ton derrière»,

devient chez Chrestien :

[...] *ne si
Forte hic corruo perditus urbs Chia
Culi ergo tui pro morte mea
Mulctetur quinque talentis*

En conservant le nom de la ville latinisé, Chrestien perd le jeu de mot pour lequel il avait été choisi ; mais il l'explicite en détail dans ses *commentaria glossemata*, qui apparaissent finalement plus comme des béquilles à la traduction que comme des commentaires savants :

Notat Chios & culi laxitatem eis obijcit, tanquam semper paratis ad alium egerendam, vel aliud quod dicere nolo. Obiter etiam Atheniensium mores tangit calumniantium & castigantium alias civitates, ac velut proverbium tollentium, Chius est qui cacat. (De chiorum autem spurca licentia notum illud quod a Plutarcho refertur in Laconicis dictis τοῖς χίοις ἐφιάσιν ἀσελγαίνειν) Fortassis etiam per nomen Chium alludit ad χέζοντας quod Gallico Idiomati pronum est & facile.

Il blâme les habitants de Chios et il leur reproche la largeur de leur cul, parce qu'ils sont toujours prêts, pour ainsi dire, à évacuer des excréments, ou bien autre chose que je ne veux pas dire. En passant également il raille les mœurs des Athéniens qui aiment les chicanes et punissent les autres cités, et élèvent au rang de proverbe «Le Chiote est celui qui chie». (Mais à propos de la grossière licence des Chiotes, on connaît ce que rapporte Plutarque dans les *Apophtegmes des Lacédémoniens* : τοῖς χίοις ἐφιᾶσιν ἀσελγαίνειν). Peut-être aussi fait-il allusion avec le nom «Chiote», au verbe χέζοντας, qu'il est facile de rendre en français⁴⁴.

Il est en revanche intéressant de noter que Chrestien, traducteur tous azimuts, semble ici regretter de ne pas pouvoir traduire en français, langue qui fournit en effet un verbe qui convient parfaitement à la transposition de cette paronymie grecque !

Si les commentaires permettent de venir au secours de la traduction de ce jeu de mots, en revanche, quand il rencontre l'expression grecque ἐς κόρακας, il choisit de l'omettre : v. 117 la petite fille de Trygée s'étonne de ce que son père l'abandonne pour aller... aux corbeaux, ἐς κόρακας βαδιεῖ. À nouveau, une note vient expliquer le passage, et à nouveau son intérêt réside moins dans l'explication donnée que dans les tentatives insatisfaisantes de traduction dont elle fait état, et notamment des traductions qui auraient été possibles dans d'autres langues : «*Idiotismus Italicus inde fortassis dixit, va in mal'hora*⁴⁵.»

Cette aisance à passer d'une langue ancienne à l'autre, mais aussi d'un vernaculaire à l'autre, est caractéristique de Florent Chrestien, ce traducteur qui manie les langues, sans se contenter de les connaître. Se dessine ainsi avec Chrestien une figure que, me semble-t-il, il faut distinguer de celle de l'érudit. Ce qui l'intéresse, par-delà la portée politique et poétique du texte qu'il a choisi, c'est sa langue, et la manière de la rendre de la façon la plus idiomatique possible, «*quantum & ut potuit*», comme il l'écrit dans sa préface.

⁴⁴ Q. Septimi Florentis Christiani in Aristophanis Irenam vel Pacem Commentaria Glossemata : Ubi aliquot veterum Grammaticorum aliorumque auctorum loci aut correcti aut animadversi. Cum Latina Graeci Dramatis Interpretatione Latinorum Comicoꝝ stylum imitata, & eodem genere versuum cum Graecis conscripta. Lutetiae, Apud Federicum Morellum Typographum Regium, vico Bellovaco ad urbanam Morum. M.D.LXXXI. Ex privilegio regis. P. 18. Chrestien fait ici référence au texte suivant :

«Des habitants de Chios qui étaient à Sparte ayant, après le repas, vomi dans la salle des éphores, et sali les sièges de ces magistrats, on s'informa d'abord avec le plus grand soin si les auteurs de cette indignité étaient des citoyens. Lorsqu'on eut découvert qu'elle venait de ces étrangers, on fit proclamer, par un décret public, qu'il était permis à des gens de Chios de faire des actions honteuses.» Plutarque, *Apophtegmes des Lacédémoniens*, 233a, traduction de Dominique Ricard.

⁴⁵ *Glossemata Commentaria*, p. 49.

Scaliger a loué les talents de traducteur de Chrestien, qui a su emprunter aux anciens poètes latins comme aux auteurs récents le meilleur de leur art⁴⁶. Plus récemment, Monique Mund-Döpchie a elle aussi reconnu l'exceptionnelle élégance de ses traductions : « Notre humaniste entend le grec et serre l'original d'assez près, tout en témoignant à chaque instant d'une attitude souple ; car il préfère écrire dans une langue fluide et claire plutôt que rendre maladroitement et littéralement la moindre nuance, le moindre détail. Cette liberté créatrice va de pair avec le souci constant de transmettre le mieux possible la force originelle du texte grec, quitte à en transposer l'expression. » Érudit et poète, savant mais présent à son temps, amoureux des langues classiques qu'il connaît parfaitement, Florent Chrestien révèle avec la *Paix* une figure de traducteur complexe et complète, distincte de celle de l'érudit, et s'affirme comme un jalon important de l'histoire de la réception d'Aristophane.

Malika Bastin-Hammou

Maître de conférences en langue
et littérature grecques
Univ. Grenoble Alpes, LITT&ARTS
F-38040 Grenoble
malika.bastin@u-grenoble3.fr

⁴⁶ Il écrit :

*Veterum neque illu ignava negligentia
Placet, aut novorum obscura diligentia.
Florem leporis Scaenici, atque Musicae,
utroque numeris temperavit et stilo,
Priscis Poetis comitior, melior novis*

(1615, *Poemata omnia*, p. 47-48, cité d'après MUND-DÖPCHIE, p. 328).